

A l'époque j'étais enfermé dans un internat en classe de seconde et j'endossais fièrement la blouse grise de nos aînés. Je préparais le bac A. Il ne fallait pas faire trop d'incartades. Le directeur, surnommé le Gros Bill, était un helléniste qui flairait déjà les prémices d'un affaissement intellectuel et moral. Il piquait de fréquentes colères et vint plusieurs fois nous mettre en garde contre les théories de l'Allemand Marcuse « qui pétait dans la soie américaine. »

A l'époque le prof de musique, qu'on appelait Gégène, cultivait une certaine ressemblance avec Lénine. Il ne collait personne et, pour le remercier, nous chahutions ses cours par des abois de meute et des cris de basse-cour. Un autre prof, surnommé le Grand Duduche, nous fit découvrir un méconnu de la littérature du XVIII^e siècle : Paul Scarron, puis il nous invita à lire *La Modification* de Michel Butor.

Premier renard trotskiste

L'assistant d'allemand, qu'on appelait le Chapoil, nous exposa dans sa langue le mouvement psychédélique de San Francisco. J'entendis pour la première fois le mot hallucinogène. En février, mon grand-père Paul décéda et j'en fus très triste. Je me suis un peu replié sur moi-même, puis le soleil est revenu et j'ai rejoint les

autres aux intercourses pour écouter les Beatles et les Stones sur un pick-up. Chaque groupe avait ses fans. Certains élèves penchaient pour le blues et c'est à cette époque que j'ai entendu John Mayall. Avec le printemps, des démanagements s'emparèrent de la jeunesse. Un jour entra en classe le premier renard trotskiste qui nous parla des mouvements à Paris et dans les universités. On ne comprenait pas vraiment son verbiage, sauf Martin qui était un jeune communiste issu du bassin minier. Les choses empirèrent avec barricades et incendies. Un élève nommé Sablon qui trouvait les éditos de *L'Est Républicain* pleins de sagesse fut traité de fasciste par Martin. Le trotskiste revint en cours de français et on vit qu'il était pote avec le Grand Duduche qui était lui aussi révolutionnaire, mais mao.

Martin n'était d'accord ni avec l'un ni avec l'autre. On le vit se rapprocher de Gégène qui était un camarade du PC. Ils se tutoyèrent bientôt mais ne purent empêcher une bonne partie des élèves de faire le mur un soir pour aller assister à une AG à la fac des lettres. Là, j'ai découvert la démocratie à l'athénienne et ça m'a impressionné. Des gars qui avaient des cheveux longs jusqu'au bas du dos élevaient la voix soudain au milieu d'un auditoire braillard et lançaient : « Camarades, faisons une motion et votons à main levée ! »

Plus rien ne roulait

Un samedi, chacun rentra chez soi pour un week-end sans retour. Plus rien ne roulait ; tout était fermé même les stations-services. J'ai connu non sans fierté ma première expérience d'autostop et je ne suis rentré à l'internat qu'en septembre. C'était un peu les vacances déjà. Un nouveau chanteur chantait *La Cavalerie*. Le 2 juin 1968, mon frère Phil fit sa communion mais beaucoup de nos invités se décommandèrent. Dommage pour eux car il y avait des asperges, un brochet mayonnaise, du gigot, sans oublier le vacherin. Un de nos invités laissa échapper d'un ton âcre en reposant sa serviette : « Toujours ça que les cocos n'auront pas ! »

Jean-François DONNY



L'éternelle révolution de mai

(Suite de la page 1)

promesses d'amour, d'espoir et de renaissance. Insensible aux sautes d'humeur de sa petite soeur l'histoire, elle impose son cycle d'éternel retour, de génération en génération, sans distinction de race, de richesse, d'âge et de sexe. Elle ne porte pas d'uniforme contrairement aux révolutions de sa petite sœur et elle ne trahit jamais ceux qui la vivent.

Les révolutions des hommes

Les hommes voulurent écrire leur histoire et raconter cette suite de révolutions qui la constituent. L'historien, le sociologue, le journaliste, chacun

dans son uniforme, chaussa ses lorgnons et travailla à rechercher les faits, à les vérifier, à les enchaîner pour parvenir au plus proche de la vérité. Travail épuisant et inatteignable car écrire l'histoire revient à recoller les morceaux d'un vase explosé en des milliers de morceaux. A défaut d'atteindre la vérité, les hommes se contentèrent d'histoires différentes et entrèrent dans des débats interminables. C'est ce qu'on remarque aujourd'hui à l'approche du cinquantenaire de mai 68. Chacun affirme sa vérité selon ses désirs, ses sources et son uniforme, ce qui conduit inévitablement à une cacophonie

qui, depuis quelques années et grâce à la révolution numérique, s'amplifie dans un dangereux feedback communicationnel. Chacun s'accroche à sa fiction et c'est à qui gueulera le plus fort ou comptabilisera le plus de « followers ». C'est le monde des « fake news » et des œillères qui vont avec, au risque de ne plus entendre le gazouillis des oiseaux et de ne plus voir le fabuleux design et l'architecture époustouflante de la grande histoire de la nature. Au commencement fut le verbe, aujourd'hui est la confusion.

Ph. D